



POUR QUE LES FEMMES ET LES ENFANTS NE SOIENT PAS CONFINÉ-E-S AUX MAISONS...

Claudine LIENARDMilitante féministe et cycliste

Eleanor Miller, chercheuse, ex-animatrice du Cercle féministe de l'ULB, et Mouhad Reghif, animateur d'activités pour jeunes en milieu ouvert, ont fondé récemment une association qui se donne comme objectifs, entre autres buts militants, « de prêter attention à la situation des parents et des enfants dans le paysage associatif belge afin d'élaborer à terme un état des lieux permettant de proposer des pistes pour améliorer leur inclusion » et de « lutter contre la stigmatisation des familles monoparentales et contre le sexisme ». Cette association, **ActivistChildCare**, a ouvert le 13 mai 2017 la recherche qu'elle mène sur la place des filles et des garçons dans les activités d'animation pour jeunes à l'occasion d'une journée d'étude organisée dans les locaux de l'Université Saint Louis à Bruxelles. L'objectif de cette journée était de partager les données déjà récoltées et des interventions d'expert-e-s avec des représentant-e-s des Actions en Milieu Ouvert (AMO), maisons de jeunes, et associations concernées par le genre et l'accès aux espaces publics. L'activité s'intitulait en effet « Filles, inégalités dans les espaces publics et travail social ». L'Université des Femmes a tenu à y être présente pour saluer une démarche et un travail qui concernent l'attention portée aux filles dans les activités et pédagogies d'animation développées en milieu urbain.

DEUXIÈME PARTIE

ACTIVISTCHILDCARE, PREMIÈRES RÉFLEXIONS POUR LES FILLES ET LES GARÇONS DANS LES ESPACES PUBLICS

Une initiative inspirante (Janet Batsleer)

Après un moment de restauration où les conversations et contacts se multiplient, nous reprenons l'écoute pour un exposé passionnant d'une animatrice en milieu populaire, actuellement chercheuse au sein du centre *Lead Childhood Youth and Community* de l'Université de Manchester, qui a couronné sa longue carrière professionnelle par le suivi d'une étude européenne sur l'activisme des très jeunes filles dans sept grandes villes. Janet s'exprime lentement en français, mais malgré cette application un peu laborieuse à bien traduire sa pensée, le public s'attache rapidement à ses propos tant ils donnent une

vision inhabituelle de la jeunesse, celle que pose une femme passionnée de pédagogie sociale et fondamentalement féministe sur la catégorie des très jeunes filles. Elle nous dira que le féminisme l'a « guérie », évoquant les dépressions adolescentes, les difficultés du rapport au corps et invitant à nous demander pourquoi les filles se regroupent, comment elles se façonnent elles-mêmes comme « secondes » sans occuper jamais le centre des activités.

Son expérience d'animatrice sociale dans les quartiers de Manchester rend son propos très concret, tout autant que sa réflexion et son engagement féministes lui apportent une perspective précieuse. Elle a œuvré à partir d'un collectif de femmes, organisant les jeunes sur un modèle participatif qui visait leur autonomie tout en évitant de les sacraliser comme remèdes aux maux sociaux. Ce travail a fait l'objet d'une publication en 1996 qui a été rééditée en 2006⁴ à la demande du secteur social et n'est malheureusement

pas (encore) disponible en français. Ses champs de recherche sont les espaces et les styles de participation ainsi que la solitude, plus précisément la qualité de vie des femmes et jeunes filles qui vivent seules au Royaume Uni. Rejetant l'idée stéréotypée du « manque d'engagement des jeunes », tout autant que celle de « l'invisibilisation des femmes », elle s'est investie dans une recherche sur l'implication des jeunes filles dans les processus sociaux qui les concernent. Elle a pu ainsi montrer qu'elles font preuve d'initiative et s'engagent de manière fréquente et diverse, que la société les considère principalement comme des consommatrices alors qu'elles sont bel et bien des citoyennes, à la fois victimes des injustices dues au système capitaliste dominant, et les combattant.

Dans l'un des cas étudiés par la chercheuse, des jeunes filles se sont retrouvées confinées dans un espace de loisirs séparé parce que les organisateurs les considéraient comme un « groupe à risques ». Elles ont protesté

et refusé cette ségrégation filles/garçons concernant les lieux et les activités qui leur sont proposés. Ailleurs, elles ont participé de manière collective à des actions d'accueil et de secours à des personnes réfugiées. Elles ont fonctionné notamment comme inter-prètes, ce qui a élargi leurs connaissances, leurs contacts et développé leur audace d'aller vers les autres. Un autre groupe a soutenu une jeune femme harcelée pour le port de son foulard, et leur intervention a permis échanges, discussions et passage des stéréotypes vers la prise en compte de cette femme comme une personne à part entière. Enfin, la participation de jeunes filles dans le soutien de « survivantes » d'abus sexuels a été évoquée. Dans cette aventure sociale, une jeune fille autiste a été brocardée pour sa trop grande sensibilité. Elle s'est alors mise en recherche d'informations sur l'autisme et s'est impliquée dans cette problématique, ce qui l'a aidée à évoluer, à la manière d'une vraie thérapie.

LA SEXUALISATION DES FILLES

Janet Batsleer constate également le phénomène de « rosisation » de tous les produits proposés aux filles pour lesquelles l'offre de consommation, en constante augmentation, est source d'anxiété tant les besoins réels des femmes sont en décalage avec l'offre des marchés. Le thème du « pouvoir des filles » est récurrent dans la presse et la publicité. Mais les solutions aux problèmes vécus par les jeunes sont toujours renvoyées à l'avenir, et les filles restent caractérisées par la notion de « sexe ». La sexualité - donnée importante à l'adolescence -, voire la pornographie, restent toujours les ressorts essentiels des stratégies de marchandisation qui visent les femmes. Les groupes féministes travaillent à partir de ces constats pour développer des stratégies de défense accessibles aux jeunes filles, en évitant toutefois de les positionner comme des « rédemptrices de la société ». C'est pourquoi le sexisme, qui suit le sillage des mouvements de femmes, doit absolument être appréhendé par les chercheur-e-s et débattu, car nommer les problèmes permet de les discuter et de les comprendre. Ce n'est pas facile, les filles subissant une énorme contrainte à la conformité. Si elles y échappent, par exemple lorsqu'elles réussissent mieux à l'école, elles deviennent le problème ou le suscitent. Résultat : les femmes sont présentes dans les actions sociales mais bien moins dans le sport ou la musique où elles sont davantage spectatrices. Les femmes de « à côté » des activités. Elles ne sont pas « au centre », leur présence est ainsi moins

visible. Cela développe d'importantes frustrations. Combien de problèmes de jeunes filles - crises, santé mentale atteinte ... - proviennent du sexisme à l'œuvre dans nos sociétés, et de l'épuisement provoqué par toute la panoplie de stratégies mises en œuvre par les filles pour réfréner leur colère ? En outre, quand elles deviennent sexuellement actives - et souvent enceintes -, elles rencontrent discriminations et contraintes. Le harcèlement sexuel, les violences symboliques, les freinent à l'université alors que les programmes antisexisme reçoivent moins de financement.

Violence sociale, violence masculine (Yves Raibaud)

Le géographe féministe Yves Raibaud⁵ clôture cette journée riche en informations et en émotions par un exposé dense et documenté sur ses thèmes favoris, présentés ici sous l'intitulé « Les garçons, le travail social et les espaces publics ». En quelques données chiffrées rassemblées pour la publication « Pour en finir avec la fabrique des garçons » réalisée avec Sylvie Ayral⁶, il démontre d'abord que la violence appartient bien au monde masculin. 80 % des accidents mortels de la route sont causés par des hommes, 75 % des suicides les concernent, de même pour les décès dus à l'alcool. 88 % des décès dus à une pratique sportive intensive sont masculins, sans parler de la violence conjugale qui leur est largement imputée. Et même si une intervenante s'insurge en évoquant les « hommes battus », moins bien écoutés en tant que plaignants dans des épisodes de violence conjugale, le chercheur accepte la remarque, mais refuse le parallèle : les motifs et modalités sont différents, il n'y a pas de symétrisation possible entre la violence des hommes et celle des femmes. La population largement masculine des prisons en atteste d'ailleurs.

La violence sociale que l'on s'efforce toujours de présenter de manière neutre est bien masculine. Mais quelles en sont les raisons ? Le chercheur fait un tour rapide des explications rencontrées. Les gènes, les hormones ? Les croyances sociales nourrissent erronément cette fable de la naturalisation. La culturisation et la racialisation des phénomènes violents ? Elles désignent fort commodément des catégories - gitans, maghrébins, réfugiés - dans la stratégie éculée et vaine du « bouc émissaire ». Mieux : on détourne l'attention vers la violence de plus en plus grande des filles en invoquant avec effroi le parallèle hâtif avec l'occupation par certaines femmes de « métiers d'hommes » - présidentes, conductrices de métro ou de camion ... -, ce

qui renforce des craintes bien mal placées. Certain-e-s s'essaient ainsi à l'intersectionnalité des causes, mais attention : le procédé, louable au demeurant, est trop récupéré par les mouvements masculinistes. Yves Raibaud, à la pause, m'expliquera ainsi son retrait de l'organisation « Zéro macho », constatant que les groupes d'hommes se révèlent toujours propices à un renforcement mutuel du sexisme et concluant que « seules les dominées peuvent se regrouper en non mixité ». Bref, tout cela, c'est « la faute aux féministes », ce qui dédouane d'un examen social sérieux et pousse à relativiser une violence masculine qui coûte cher à l'humanité toute entière. Yves Raibaud soutient une hypothèse différente : la violence masculine est un construit social, à l'œuvre ici et maintenant.

Équilibrer l'occupation des espaces publics !

Des enquêtes sur les jeunes de 8 à 20 ans menées dans cinq grandes villes en France et en Suisse, indiquent ainsi un « décrochage » des filles des espaces de loisirs pour jeunes, ou leur confinement dans des ateliers restreints (et peu ou pas subsidiés) de danse ou d'équitation, par exemple. Dans les grandes opérations de groupes de jeunes emmenés en vacances vertes mises en œuvre en France depuis trente ans, les filles ont fini par disparaître peu à peu sans que cela suscite la moindre réaction. Ce sont d'ailleurs des constats similaires posés sur les fréquentations des activités pour jeunes en milieu ouvert en région bruxelloise qui ont suscité cette journée d'étude. Un animateur dans la salle s'interroge : sortir les garçons dans l'espace public, n'est-ce donc pas une bonne initiative puisqu'ils causent tant de soucis par leur violence à la maison ? Au contraire, répond Raibaud, c'est tout bonnement renforcer les croyances construites sur les garçons ; ils doivent davantage bouger, manger plus, etc. Ce n'est pas de cette manière qu'on les incitera à développer d'autres qualités, toujours réservées à tort aux filles : empathie, attention, gentillesse. Le géographe poursuit en fustigeant les investissements publics déséquilibrés selon le genre et l'indifférence politique devant des équipements de loisirs pourtant coûteux (pistes de skate, terrains de foot, ...) dont seuls profitent les garçons. La ville est formatée pour des centralités masculines, et l'on oublie que les espaces de jeux fonctionnent comme des lieux de confrontation sociale où la virilisation se construit au mépris des catégories dominées : filles, homosexuels, « faibles » Les jeux fonctionnent comme une « maison des hommes » favorisant

des garçons virils et dominants dans l'espace public.

La salle réagit. Tout de même, les choses ne semblent pas si radicales. Mais Raibaud insiste. S'il reconnaît le poids des cultures, de l'historicité de la ville et des pratiques sociales, il dénonce des politiques de la ville qui organisent l'abandon de projets égalitaires et permettent des dispositifs de reconfiguration masculine. Certains participant-e-s évoquent le découragement des animateurs, les échecs sportifs, la difficulté de lutter contre toutes les formes de harcèlement, les réticences - voire les refus - des filles de fréquenter certaines activités, certains lieux de loisirs ou de sports... Mais le chercheur les renvoie à leur responsabilité : ce sont les adultes qui consentent aux situations inégalitaires ! Et il est possible de réagir et de mener des actions, des projets pour un meilleur partage des espaces. Ainsi, après des années de recherches et d'études qui ont diagnostiqué les points noirs et les mécaniques inégalitaires à l'œuvre en région bordelaise, la ville a développé efficacement des projets pour stopper l'engrenage. Le programme « Sports sur les quais », attentif à une offre et une animation égalitaires, a permis en quatre ans d'équilibrer la fréquentation. Chaque fois que des politiques volontaristes sont mises en place, les femmes y répondent. Il faut repenser l'accueil social, examiner les budgets et leur impact, parfois expulser des groupes de garçons et renverser des rapports d'autorité. On constate ainsi que les garçons de 10-11 ans ont des rapports de genre très tendus avec leurs animatrices. Il faut en tenir compte. Il importe aussi de réfléchir plutôt à la non mixité des groupes de garçons qu'à celle des filles, amenées plus souvent à se regrouper pour construire un espace de protection et d'autonomie. La vigilance doit être constante : les écoles de devoirs ne doivent pas se transformer en écoles de filles, mieux vaut une grande caisse de matériel de récupé-

ration pour développer toute une série d'activités mixtes que des jeux sexués et coûteux. Les observations menées par la chercheuse Edith Maruéjols⁷ le montrent : les enfants traversent naturellement les barrières de genre. Encore faut-il qu'on ne leur propose pas des objets, des jeux, des attitudes formatées selon une différenciation sexuelle stricte. Il suffit parfois d'interchanger les rôles, de faire animer un match de foot par la professeure de piano ou de danse par exemple.

Pour conclure, Yves Raibaud évoque l'usage de la ville à l'aune du genre tel que le montrent les enquêtes « mobilité » européennes. Ainsi, les trois quarts des tâches d'accompagnement (covoiturage familial) sont assurés par les femmes. En France, la loi « parité » ne parvient pas à réduire les écarts de genre et la différenciation sexuée du travail reste la règle. Même chose pour l'insécurité en ville ressentie par les femmes et limitant leur liberté. Cela reste toujours à elles d'y faire face et de prévenir les risques. Raibaud, s'il exhorte le monde politique, dresse un constat sévère de son fonctionnement. Son expérience du processus du « Grenelle des Mobilités »⁸ destiné, en France et en particulier à Bordeaux, à changer les choses et les mentalités lui laisse un goût amer. Son observation rigoureuse des interventions a montré un dispositif incapable d'instaurer une réelle écoute des femmes et la prise en compte de leurs points de vue, de leurs préoccupations, de leurs analyses et de leurs propositions. La ville durable se dessine ainsi sans elles, et des mesures sont envisagées (renforcer l'accompagnement à pied des enfants à l'école par exemple) sans souci d'aggraver la pénibilité de leurs déplacements et de leur organisation sociale. Il est temps que cela change.

La profonde conviction des intervenant-e-s, l'authenticité de leur engagement et leur plaisir à échanger avec le public présent ont

adouci l'implacabilité des constats posés sur les inégalités de genre dans l'espace public et dans le travail social centré sur la jeunesse. Les participant-e-s l'ont bien compris et se sont montré-e-s à la hauteur, entamant une réflexion et un auto-examen courageux et nécessaires. Gageons qu'ils/elles suivront avec intérêt la suite des recherches et actions proposées par ActivistChildCare, mais aussi par l'encadrement des AMO. Edwin De Boevé s'est d'ailleurs exprimé dans ce sens dans une émission radiophonique⁹ qui a suivi cette journée passionnante et conviviale. ■

-
4. La présentation de Janet Batsleer et de ses écrits est accessible sur le site : https://www2.mmu.ac.uk/pdei/staff/profile/index.php?profile_id=1138
 5. Yves Raibaud, *La ville faite par et pour les hommes*, Paris, Belin, coll. Egal à Egal, 2015.
 6. Sylvie Ayral, Yves Raibaud, ouvrage collectif, *Pour en finir avec la fabrique des garçons*, MSHA, 2014.
 7. Voir les articles d'Edith Maruéjols publiés dans *Chronique féministe*.
 8. « Le Grenelle des mobilités a pour objectif d'apporter des réponses à la question politiquement urgente de la congestion automobile de la métropole bordelaise. L'agence d'urbanisme Bordeaux métropole Aquitaine (a'urba) est la cheville ouvrière de ce dispositif qui puise son originalité dans une méthode de travail labellisée « Grenelle ». Posant les bases d'une coproduction des réflexions, elle permet de réunir les représentants des principales forces vives de la métropole (collectivités territoriales, État, employeurs, syndicats, associations et expert-e-s). La session plénière d'ouverture du Grenelle des mobilités a eu lieu le 26 janvier 2012 ». (sur <http://www.aurba.org>)
 9. Émission « En quête de sens » du 27/05/2017 sur la RTBF, La Première.
-